



La confiance entre les scientifiques et les sociétés en Afrique:

situation actuelle et perspectives

1er webinaire (9 septembre 2021) – Emmanuel OKALANY

Emmanuel Okalany est spécialiste du développement et des partenariats au RUFORUM (*Regional Universities Forum for Capacity Building in Agriculture*). Il pense que la confiance entre les sociétés rurales et les scientifiques progressera grâce à l'éducation des agriculteurs et de la jeune génération, à la capacité des scientifiques à résoudre les défis de la vie quotidienne, ainsi qu'au dialogue et au partenariat entre les scientifiques et les agriculteurs.

L'analyse présentée par Emmanuel est basée sur ses observations et son expérience. Après avoir présenté la mission et les activités du RUFORUM, Emmanuel a fortement soutenu l'idée que les gens font confiance à la science lorsque les scientifiques sont capables de résoudre les défis de leur vie quotidienne. La confiance repose également sur la vérité, l'intégrité, la compétence, l'engagement, la cohérence et la sincérité de toutes les parties concernées.

En Afrique, les sociétés traditionnelles et modernes coexistent. Les sociétés africaines traditionnelles étaient rurales, très structurées et largement en phase avec les processus naturels. Les connaissances qu'elles produisaient étaient diverses, systémiques (*African Indigenous Knowledge Systems - AIKS*), et fondées sur l'expérience, des observations et parfois des approximations. Les connaissances indigènes sont tacites ; leur transfert se fait par l'exemple. La société africaine actuelle, largement moderne, est un amalgame de la civilisation occidentale et de la société traditionnelle africaine, et la mondialisation entraîne des changements rapides dans les structures sociales. La science est utilisée par les décideurs politiques, des ONG et un certain nombre d'agriculteurs.

Selon l'*Africa Innovation Ecosystems Group* (AIEG), l'Afrique représente 16% de la population mondiale et contribue à 1% de la production mondiale de recherche et à 2% des publications. L'Afrique du Sud, l'île Maurice, le Maroc, la Tunisie et le Kenya sont les pays les plus innovants. Environ 62% des Africains (69% au niveau mondial) pensent que le travail des scientifiques profite à des personnes comme eux, selon le *Wellcome Global Monitor*. Ce pourcentage de confiance relativement élevé semble être dû (i) à un accès accru de la population aux écoles et aux universités ; elles font la promotion de la science ; (ii) aux contributions pratiques de la science et de la technologie à la résolution des problèmes quotidiens. Avec la mobilité et l'accès à l'information, les gens deviennent plus conscients de ce qui menace l'humanité et ont connaissance d'innovations et de technologies que les savoirs indigènes ne proposent pas. Ceux qui ne pensent pas ou ne savent pas si les scientifiques contribuent à l'amélioration de la vie des populations locales, affirment souvent que la science a perturbé l'identité et la culture africaine, que les scientifiques collectent des données et diffusent des informations qui n'ont pas de sens pour les communautés, et que le coût de la production de connaissances est élevé. En outre, ils considèrent que ce qui est présenté comme un savoir est un outil d'influence plutôt qu'une science pure.

Un exemple donné concerne les prévisions climatiques. Certains scientifiques effectuent des recherches sans tenir compte du fait que la plupart des agriculteurs s'appuient presque entièrement sur des observations et des connaissances traditionnelles (par exemple, la constellation des étoiles, le comportement des animaux, les nuages, etc.) pour prendre leurs décisions agricoles. Un autre exemple concerne les abreuvoirs pour les animaux développés avec la collaboration des agriculteurs mais sans tenir compte de leurs croyances ; juste après le départ des scientifiques et des techniciens, les agriculteurs sont retournés à leurs puits traditionnels.

Pour conclure, qu'attendent les sociétés africaines des scientifiques ? Elles attendent l'élaboration de solutions à leurs problèmes concrets. C'est pourquoi elles veulent faire partie du processus de production

de connaissances et elles veulent que les scientifiques s'intéressent à leurs connaissances traditionnelles avant d'introduire quoi que ce soit de nouveau. Les scientifiques devraient communiquer dans une langue locale pour faciliter l'appropriation de connaissances. Enfin, ils souhaitent que les scientifiques reconnaissent et respectent leurs systèmes de croyances et leur identité culturelle ; les agriculteurs les plus traditionnels préféreraient mourir pour eux plutôt que de s'approprier une technologie nouvelle.